

Liberté de parole à l'Université

Harry Mairson

Faculté des Sciences de Luminy, Université de Marseille

2 juin 2009

Tout d'abord, je veux remercier notre modérateur, Jean-Louis Maltret, et surtout mon collègue Yves Lafont, qui a proposé, voire exigé, que je fasse cet exposé aujourd'hui, parce qu'il s'intéresse à l'histoire que je vais vous raconter, et aussi aux leçons qui pourraient en être tirées pour la période actuelle, avec les défis qui sont face aux universités françaises.

C'est avec grand soin que parle en public, donc je prépare toutes mes phrases à l'avance, même quand je fais des tels exposés en anglais. Le besoin est encore plus avisé avec le français, qui n'est pas ma langue maternelle, alors je vous prie de m'excuser aujourd'hui si certaines idées ne sont pas bien exprimées. (Yves Lafont a légèrement travaillé comme rédacteur - merci Yves - mais c'est moi qui est coupable pour toutes les bêtises d'orthographe.)

Même si mon témoignage évoque le conflit dans le Proche Orient, je veux dire que je n'ai aucune intention d'analyser devant vous les sources de ce conflit, ni même les coupables, ni même les solutions. Comme vous, j'ai mes propres avis, mais ce que je veux discuter ici, c'est l'importance de garder des lieux, dans les universités, où de tels avis pourraient être exprimés. Le rôle des professeurs, face à l'administration de l'université, est de défendre ces lieux irremplaçables.

Je ne suis pas professeur en sciences politiques, mais plutôt en informatique théorique, à Brandeis University, à Boston, une université privée où j'enseigne depuis 1987. Brandeis a été fondée en 1948 par la communauté juive américaine, un cadeau des immigrants arrivés vers 1900, au système universitaire de leur pays d'adoption. Brandeis n'est pas une école religieuse : elle est ouverte aux étudiants de toutes religions et de toutes nationalités. Je viens d'une famille juive et

bostonienne, et j'ai choisi de mener ma carrière professionnelle à Brandeis pour pouvoir rendre hommage à ces immigrants qui sont mes ancêtres. Lorsque j'ai démontré de jolis théorèmes, que j'ai bien enseigné, et que j'ai gagné des bourses de la National Science Foundation, j'imagine que j'ai augmenté la valeur du cadeau qui est le don de mes grands-parents à mon pays.

Je suis fier de mon héritage personnel qui est commun avec celui de Brandeis, autant que de la tradition de Spinoza et de Mendelssohn (Moïse et Félix). Je me reconnais dans cette tradition des grands intellectuels qui ont choisi de se consacrer à la parole libre et à la pensée libre.

De 2005 à 2007, j'ai été président du sénat (en anglais, "chair of the university faculty senate"), le comité de seize professeurs élus par leurs collègues, chargé de représenter leurs intérêts et leurs avis au président, au doyen et aux administrateurs. Une telle cohabitation permet de gérer notre université pour le mieux, en principe. Nous espérons de ne pas être comme un syndicat face aux patrons, mais plutôt des collègues. Voici le principe, mais la réalité est parfois différente.

Au printemps 2006, une étudiante israélienne de gauche, Lior Halperin, a monté une exposition de dessins de jeunes palestiniens (des adolescents), appelé "Les voix de Palestine". Ces dessins décrivaient leur douleur et la dureté de leur vie dans les camps. Ils étaient accompagnés de biographies courtes qui expliquaient leur espoirs professionnels et leurs passe-temps. Ces jeunes n'étaient pas de futurs soldats, encore moins des terroristes : ils voulaient devenir ingénieurs, chirurgiens, journalistes, architectes ... Leurs violons d'Ingres : la danse, le théâtre, la peinture, la natation, le football, le volley ... Ils exprimaient, certes, leur souhait de rentrer aux villages de leurs familles avant 1948. Politiquement, ils avaient des idées nationalistes, mais pas du tout choquantes, présentées d'une façon tout à fait ... bourgeoise.

Après deux jours, l'exposition a été censurée par l'administration, sans doute par le président de l'université, parce que (comme il l'a expliqué) il manquait un "contexte" pour la comprendre. "Contexte" voulait probablement dire : une réponse ou une critique, également montée, qu'on puisse voir en même temps. Une pétition signée par un grand nombre de professeurs dénonçait la censure, qui était une grosse erreur, et demandait la réinstallation de cette exposition, mais cette lettre est restée sans effet. En fait, grâce à la censure et la mauvaise publicité qui en a découlé, beaucoup de monde a vu l'exposition sur internet. Finalement, elle a été réinstallée au MIT, et le président a chargé la doyenne de nommer un comité de professeurs pour mener une enquête. La doyenne a formellement demandé mon soutien, mais elle cherchait des professeurs bien disposés à l'égard de l'administration - vous connaissez sans doute la musique - alors que je cherchais des professeurs plus indépendants. Finalement, elle s'est débarrassé de moi, disant que le comité était à elle, mais le rapport a quand-même exprimé une forte critique des actions de l'administration. Celle-ci n'a pas accepté cette critique. Elle a même déclaré qu'elle n'allait en tenir aucun compte. Voici l'impasse : comment la résoudre ?

On faisait plusieurs reproches à l'exposition : le fait que ce n'était pas l'art pur, mais de la propagande, que certains auraient profité des jeunes pour faire de la politique, que le vernissage n'était pas au niveau de ceux que réalisent les conservateurs de musées. Bref, c'était un vrai micmac de critiques qui omettait une vérité fondamentale : les images et les paroles exprimaient des sentiments qui sont politiquement difficiles et douloureux. Pour ceux de gauche comme pour ceux de droite, la conclusion était la même ... pour les raisons opposées, bien sûr.

L'idée m'est alors venue que le droit à une parole libre serait plus facile à défendre sous une forme qui serait bien acceptée, c'est à dire en invitant un conférencier respecté qui pourrait discuter de ces idées censurées en accord avec les traditions de parole libre qui devraient être d'usage à l'université.

J'ai proposé cette issue à la doyenne, qui n'a pas été convaincue. Alors j'ai parlé avec un autre administrateur, qui m'a d'abord appelé "le Ahmadinejad de Brandeis". -(J'imagine qu'en Iran, il n'y a personne qui est appelé "le Mairson de Téhéran".) Ce monsieur a annulé un autre rendez-vous prévu avec moi parce que, comme il m'a expliqué dans un mél, je lui faisais mal au ventre. Il était clair que je n'avais pas obtenu leur soutien, et qu'ils préféreraient qu'on oublie tout ce qui s'était passé, sans aucune issue. Selon les mots de l'administration, qu'ils répètent souvent comme un basso ostinato, "We have to move on" ("Il faut passer à autre chose.") Mais je n'ai pas de tout été prêt à tourner la page.

Par coïncidence, Jimmy Carter venait de sortir un livre sur la situation d'Israël et des Territoires Occupés, avec un titre provoquant : "Palestine: Peace Not Apartheid". Après la sortie de ce livre, il a été la cible d'attaques invraisemblables dans la presse : il aurait aidé les nazis, nié la Shoah, et ses trahisons conjugales supposées auraient été des présages de ses trahisons politiques ... il est un brute, un menteur, un tricheur... comment dirais-je en américain : un tartufe... N'importe quoi ! Je me suis dit : Si Carter, ancien Président des USA, qui a obtenu le prix Nobel de la paix, une paix qu'il a facilité entre Israël et l'Égypte, si Carter ne peut pas discuter de tels sujets à Brandeis, personne au monde ne pourra le faire. Alors, je lui ai écrit.

En plus, je me suis dit, une telle invitation serait un défi lancé à l'administration : pourrait-elle défendre la liberté de parole ? Pourrait-elle éviter un "quid pro quo" avec la communauté juive, qui a des sentiments de fierté envers Israël, et des idées fortes sur le Proche Orient, mais qui soutient quand-même mon université depuis des années, avec une générosité remarquable ?

Nous avons à Brandeis une "déclaration officielle des principes", où l'on souligne que (je cite) "Brandeis est surtout une centre de pensée libre et d'enseignement libre. Nous prenons soin de notre indépendance vis à vis de toutes les doctrines et de tous les gouvernements." Pourrait-on démontrer l'importance et la puissance de ces paroles par les faits ?

A la fin (et je passe sous silence pas mal de bagarres, de disputes, mais aussi de négociations), l'administration a été d'accord avec ma proposition---plutôt, elle a soumis aux souhaits puissantes de l'ancien Président des Etats Unis. Jimmy Carter est venu en Janvier 2007, deux mois après ma lettre au Président. Il a parlé devant un public de deux mille étudiants, qui étaient simplement extraordinaires. Ils se sont levé pour ovationner l'arrivée de Carter, et aussi au moment de son départ. Carter a fait un exposé de vingt minutes, puis il a répondu aux questions pendant une heure. Les questions étaient pertinentes, assez difficiles, assez souvent inspirées par une vision sioniste, mais toujours respectueuses. Le président de mon université n'y a pas assisté : il avait malheureusement une réunion "très importante" en Floride, même si c'était lui qui avait accepté la date et la venue de Carter.

(Un cinéaste américain, Jonathan Demme, a sorti un film, "Man From Plains", sur le livre de Carter, qui se termine par son exposé à Brandeis. Voici un court extrait que j'ai trouvé sur Youtube, pour que vous puissiez voir l'ambiance à la fois sérieuse et polie, de cet exposé : <http://www.youtube.com/watch?v=xJqPxSq7s4A> .)

Je suis à Brandeis depuis plus que vingt ans, et je n'ai jamais été aussi fier de nos étudiants et de mon université que ce jour-là. J'ai dit à une journaliste, "Voici l'université où je songeais travailler depuis des années."

Et cela a duré un jour : Brandeis n'a pas changé d'un seul coup. Voici une avancée, mais nous avons aussi eu des reculs. Pour le moment, on a préservé la liberté de parole. Selon Kingman Brewster, au moment où il a été nommé président de Yale University en 1964, "Les universités doivent rester comme les havres protégés, où l'examen impitoyable des réalités ne doit pas être perturbé par l'envie de faire plaisir, ni même par le risque d'ennuyer." Il a défendu le privilège du doute.

La liberté de parole est presque un principe scientifique : que l'on pense à Galilée accusé par l'Eglise, à Spinoza excommunié par sa synagogue, aux désastres de Lamarck et à celui de Lysenko. C'est la liberté de parole qui nous conduit toujours à une meilleure connaissance.

L'histoire de Carter à Brandeis révèle aussi une perspective sur les réformes proposés par le gouvernement actuel aux universités françaises.

Depuis mon arrivée il y a un mois (malheureusement, c'est la fin de mon séjour), mes collègues d'ici m'ont parlé de ce concours de beauté, le "classement de Shanghai", et du projet de rapprocher les universités françaises du "modèle américain".

Mais après avoir entendu l'histoire que je viens de raconter, je veux vous demander ce que veut dire le "modèle américain"? Chez moi, nous (les professeurs) ne sommes pas des ouvriers syndiqués, gérés par un président de l'université dans le rôle d'un PDG.

Bien sûr, le président a du pouvoir, mais nous avons aussi des moyens. Pour chaque action, selon Isaac Newton, il y a une réaction. (Il a peut-être été un homme politique ?) Chez moi, les professeurs ont la capacité, soit d'être accord, soit pas d'accord, de critiquer, de proposer des alternatives, de faire des négociations, de se bagarrer. Nous sommes tantôt dociles, tantôt têtus. Parfois nous avons raison, parfois nous avons tort.

Voici le vrai modèle américain, qui au fond, n'est pas très différent de celui que vous connaissez bien ici. Je veux absolument insister sur le fait, bien démontré, que cette idée du "modèle américain", d'une université gérée comme une société, une boîte, une "start-up", n'est qu'une fausse image, un nuage. Les problèmes devant vous sont bien assez compliqués, et les solutions ne viendront pas d'un tel élixir.

Il y a cinq ans, j'ai fait une séminaire à Luminy sur la logique linéaire et la complexité de calcul, que j'ai commencé par quelques vers de "Cyrano de Bergerac", une version américaine du célèbre "Non, merci" de Cyrano. Je les ai réécrit pour qu'ils soient en accord avec le sujet scientifique, et j'ai terminé par les vers suivants :

*Mais entre nos deux mondes—voici mon hypothèse—
La recherche avancera si l'on fait la synthèse
D'une meilleure connaissance. C'est pourquoi, incité,
Je suis venu. Merci de m'avoir invité.
C'est justice, et j'approuve au seuil de mon topo :
Rostand a du génie—mais moi, je parle trop.*

Ce n'est pas le seuil, plutôt la fin de mon exposé, mais je trouve les sentiments à propos de ce moment. Heureusement, je n'ai pas consulté le classement de Shanghai avant de venir ici. Je suis venu à cause de la qualité indiscutable de recherche qui se fait à Luminy, par des chercheurs qui sont des collègues et des amis depuis plusieurs années. Merci de m'avoir invité, merci de m'avoir écouté.